



**HAL**  
open science

# Savoir intellectuel, savoir corporel : de la connaissance panique chez Jean Giono

Marion Stoïchi

► **To cite this version:**

Marion Stoïchi. Savoir intellectuel, savoir corporel : de la connaissance panique chez Jean Giono. Journées d'études doctorales " Pratiques et représentations du savoir et du savant dans les sociétés des Suds ", Oct 2018, Montpellier, France. halshs-02044437

**HAL Id: halshs-02044437**

**<https://shs.hal.science/halshs-02044437>**

Submitted on 21 Feb 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SAVOIR INTELLECTUEL, SAVOIR CORPOREL :  
DE LA CONNAISSANCE PANIQUE CHEZ JEAN GIONO

Marion Stoïchi

« Si, quand tu seras un homme, tu connais ces deux choses : la poésie et la science d'éteindre les plaies, alors tu seras un homme. »<sup>1</sup>

Tels sont les mots que le père de Giono prononce dans *Jean le Bleu*. Ce roman, sorte d'autobiographie romancée, présente des souvenirs d'enfance de l'auteur, ceux qui ont contribué à sa formation littéraire et, dit-il, « ce qu'on appellera peut-être plus tard ma philosophie. »<sup>2</sup> Cette philosophie, présentée comme une quête du bonheur, s'interroge sur les relations qui unissent, entre autres, la poésie, le savoir et la liberté. Sans qu'elle ne se résume à cela, beaucoup de questionnements tiennent compte des imbrications de ces trois domaines. Or, le savoir et le savant selon Giono se distancient des représentations traditionnelles.

En effet, depuis la période Les Lumières, « celui qui sait » est généralement présenté sous deux aspects : l'un selon une pensée positiviste, image d'un idéal moral et intellectuel tel le Docteur Larivière dans *Madame Bovary* ; l'autre d'un point de vue qualifié de romantique selon Jacques Noiray dans son article « Figures du savant »<sup>3</sup>. Dans les deux cas, on est face à un homme de science qui, grâce aux outils techniques et intellectuels modernes, œuvre à l'amélioration du bonheur. Mais tandis que les premiers passent de longues heures à l'étude, penchés sur leur bureau, étudiant, expérimentant grâce aux outils modernes, les seconds prennent un tour « alchimiste », ayant parfois recours à des sciences occultes ou passéistes, se plaçant donc dans une situation condamnable aux yeux des romanciers et de la société. C'est le cas, par exemple du Docteur Pascal de Zola qui trouve son idée thérapeutique révolutionnaire (des piqûres de « liqueur » de cervelle de mouton) dans un « vieux livre de médecine du quinzième siècle »<sup>4</sup>.

La représentation idéale du savant au XIX<sup>e</sup> et début du XX<sup>e</sup> siècle serait ainsi celle véhiculée par la vision positiviste que J. Noiray définit comme suit : « *Symbole du travail assidu, le savant représente aussi d'autres vertus fondatrices de la société bourgeoise : la*

---

1 J. Giono, *Jean le Bleu* in *Œuvres Romanesques Complètes II*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1972, p 170

2 *Ibid.*

3 J. Noiray, « Figures du savant » in *Romantisme*, 1998, n°100, p143-158

4 E. Zola, *Le Docteur Pascal* in *Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, Tome V, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1967, p948

*ténacité, la patience, l'économie. Au contraire de l'artiste, trop insouciant, trop prodigue de ses dons, il procède par rétention et par accumulation. L'artiste gaspille, le savant épargne.* »<sup>5</sup>

Les représentants du savoir seraient donc les médecins et les professeurs ; tandis que la modernité scientifique serait quant à elle portée par le chercheur.

Ce dernier n'est que peu représenté dans les romans gioniens du fait même de son mode de vie de reclus et, bien souvent, de citadin. En effet, l'univers du romancier manosquin prend place, pour la majorité de ses œuvres, dans la campagne provençale où, cependant, « *on a une très vieille sagesse* »<sup>6</sup> précise-t-il. Car pour Giono, être savant n'est pas exclusivement synonyme de livres et d'études mais plutôt d'un état de liberté. Aussi, dans « Provence », on peut lire que « *le monde instruit les hommes libres* »<sup>7</sup>.

Mais quelle est cette liberté et comment s'acquiert-elle ? Comment en arrive-t-on à ce que nous appelons cette « connaissance panique » qui définirait le savant gionien ?

Nous commencerons par présenter le traitement du savoir purement livresque et intellectuel et son effet sur les personnages. L'autre savoir auquel Giono fait référence, aussi paradoxal que cela puisse sembler à premier abord, est le savoir corporel, sensuel. Tout ceci nous mènera à expliciter ce qu'est la connaissance panique gionienne, ses modes d'accession et la liberté qu'elle présuppose.

## I. LE SAVOIR LIVRESQUE ET INSTITUTIONNEL

### *1. Les médecins*

Le premier personnage-type du savant est, comme on l'a vu, le médecin. On le trouve à plusieurs reprises dans les romans de Jean Giono, parfois simplement nommé (le médecin de Clelles par exemple dans *Un roi sans divertissement*). Mais certains ont une place prédominante dans la narration à l'instar de ce qui se déroule dans *Le Hussard sur le toit*.

---

5 J. Noiray, *op.cit.*

6 J. Giono, « Provence » in *L'Eau vive, Œuvres romanesques complètes III*, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1974, p 213

7 *Ibid.*, p217

Angelo, un jeune *carbonaro* qui a « fui » l'Italie pour des raisons politiques arrive dans Provence aux prises avec une épidémie de choléra. Dès les premières pages du roman, les médecins sont donc omniprésents : un médecin inspecteur à Toulon, un « médecin juif » à Carpentras et, plus tard, au chapitre XIII, les protagonistes se réfugieront chez un autre docteur. Alors qu'Angelo traverse le village des Omergues, dévasté par la maladie, il rencontre le médecin de Carpentras, « *le pauvre petit Français* » comme il le nommera. Après l'avoir assisté dans une ultime tentative de guérison, le docteur soupire face à l'échec : « *il n'y a que deux remèdes : la flamme et la fuite. Très vieux système mais très bon* »<sup>8</sup>. En somme, c'est l'impuissance de la médecine qui est dite. Il faut désormais user de bon sens pour éviter la contamination. « *Croyez-moi, je suis médecin* »<sup>9</sup> conclut-il. Cette phrase fait ici écho à un roman antérieur, *Colline*, où la médecine reste impuissante face à la maladie de la petite Marie. Pourtant, dès les premiers symptômes, on a fait venir Jaume, « *celui qui connaît le mieux les collines, et puis, il lit* »<sup>10</sup>. De surcroît, il « *a même un Raspail ; ça c'est sérieux* » dit le narrateur qui présente l'ouvrage comme « *la médecine des pauvres* ».

Mais le remède échoue. Le « *"- Ne t'inquiète pas, j'en suis sûr, c'est écrit."* »<sup>11</sup> que l'on trouve p172 souligne cette confiance commune en les écrits de la science médicale. Pourtant, le lendemain, Marie est toujours malade et « *Jaume a [désormais] peur* »<sup>12</sup> tout comme le médecin de Carpentras aura envie de prendre la fuite à plusieurs reprises, retenu simplement, dit-il, par « *le métier* ». Dans les deux œuvres, la médecine semble ainsi agir comme un catalyseur de confiance, un rempart cependant fragile contre la peur de la mort et contre la conscience ontologique de l'humain face à sa faiblesse.

## 2. Chercheurs et universitaires

C'est aussi dans ce sens de quête existentielle qu'il faudrait voir les « érudits » gioniens, au sens universitaire cette fois. Bien que rares, on en trouve tout de même des exemples. Dans le recueil de *L'Eau Vive*, une nouvelle aux allures de roman d'apprentissage

---

8 J. Giono, *Le Hussard sur le toit*, in *Œuvres romanesques complètes IV*, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1977, p277

9 *Ibid.*, p276

10 J. Giono, *Colline* in *Œuvres romanesques complètes I*, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1971, p49

11 *Ibid.*, p172

12 *Ibid.*, p173

intitulée « Vie de Mlle Amandine » retrace le cheminement vers le bonheur d'une femme, vieille fille, comme elle le dit, et mère adoptive d'une enfant. En racontant son histoire au romancier, elle lui confie s'être plongée dans les études, fréquentant l'université de Lausanne, afin de combler son besoin de bonheur suite au suicide de sa mère :

« Il me semblait que savoir et connaître pourraient remplacer l'arbre plein de voiliers.[*en référence aux souvenirs de son enfance*] Je me bourrais de cours et de conférences. Je suivais particulièrement la littérature générale et la philosophie. Je vous le dis par fatuité, pour me glorifier de la grande force qu'il a fallu pour me sauver après ça. »<sup>13</sup>

L'étude, non seulement, ne lui procure pas de bonheur véritable, mais la plonge dans un questionnement existentiel pascalien où, face à elle-même, elle cède soit au divertissement soit à « *une hémorragie silencieuse de larmes* »<sup>14</sup> peut-on lire à la suite de ce passage. Là n'est donc pas le bonheur : enfermé avec des livres aussi savants soient-ils.

Il a donc fallu se sauver tout comme Matelot a sauvé la sœur de Toussaint dans *Le Chant du monde*. En l'éloignant des mondanités et de la vie que lui promettait la « *chambre des livres* » dans laquelle elle a grandi, Matelot lui a offert le bonheur, ou du moins un moyen d'y accéder :

« Si tu n'avais jamais sauté dans le port, toi Matelot, ma sœur serait une dame de Marseille. [...] A son âge, maintenant, elle froterait ses grosses hanches de soie dans des fauteuils. Tu en as fait mieux, toi. Merci pour elle. Je te dis tout ça pour mettre tout en place. Je la vois maintenant, non pas morte comme elle serait, mais comme elle est, plongée dans la vieille ombre des forêts avec sa robuste vieillesse. Merci pour elle. »<sup>15</sup>

À travers ces deux exemples, on verrait se dessiner une double opposition. D'une part, celle qui oppose le savoir livresque et le bonheur. D'autre part, la vie urbaine contre la vie rurale. Mlle Amandine, pour se sauver de la crise morale qu'elle traverse, est repartie dans la ferme familiale, au contact de la nature et s'est faite mère, elle qui ne pouvait, d'un point de vue physiologique, avoir d'enfant. Junie, quant à elle a quitté la ville phocéenne pour suivre Matelot dans la forêt.

Pour donner un dernier exemple de ces contradictions, nous citerons une anecdote présente dans *Regain*, autre œuvre de la trilogie de Pan et centrée sur le renouveau d'un village grâce à son dernier habitant, Panturle. Dans ce roman, un des personnages, le père Valigrane, raconte comment un « *professeur [...] payé par le gouvernement* » est venu s'occuper d'une

13 J. Giono, « *Vie de Mlle Amandine* » in *L'Eau vive*, op.cit., p165

14 *Ibid.*

15 J. Giono, *Le Chant du monde* in *ORC II*, op.cit., p290

propriété, la cultiver de façon moderne et plus productive que la manière traditionnelle en s'appuyant sur ses recherches. Ironiquement ou cyniquement « *Au bout d'un an ça a été un désert.* »<sup>16</sup> conclut le protagoniste. Mais, soupire ce dernier, « *si au moins ça servait de leçon.* »<sup>17</sup>

Le danger qui menace le savant serait donc la rupture. Rupture avec le monde réel et son ordre, mais aussi rupture avec sa propre nature, ce sur quoi nous reviendrons par la suite.

### 3. Chercher le bonheur ailleurs

Le bonheur par le progrès, pourtant le mot d'ordre de la société moderne, ne serait donc pas à chercher dans les livres, par pure réflexion et expériences en laboratoire mais bien à l'extérieur, au contact du monde. Or, la rupture est déjà passée dans le domaine de l'habitude. C'est ce que formule Jourdan à Bobi dans *Que ma joie demeure* :

« Il y a une chose que je ne crois pas : c'est que volontairement on veuille que nous soyons malheureux. Je crois que tout est fait pour que tout le monde soit heureux. Je crois que notre malheur c'est comme une maladie que nous faisons nous-mêmes [...] Je crois que si nous savions vivre, nous ne serions peut-être pas malades. Avec l'habitude qu'on a prise, maintenant, toute notre vie c'est lutter [...] »<sup>18</sup>

Et Giono d'ajouter dans l'appendice du *Chant du monde* : « *A cette heure même où Paris existe [...], des hommes existent aussi qui ne connaissent rien de l'horrible médiocrité dans laquelle la civilisation, les philosophes, les discuteurs et les bavards ont abaissé la vie humaine.* » Au contraire de cette médiocrité, il existerait des hommes « *sains, propres, forts* » qui « *vivent leur vie d'aventures. Ils connaissent seuls la joie du monde et sa tristesse. Et c'est justice.* »<sup>19</sup> conclut-t-il.

Est-ce à dire que Giono préconise un rejet total du savoir livresque ? Lui qui dans *Noé* écrit que l'odeur de l'huile en Provence « *dispense de lire L'Iliade et L'Odyssée.* »<sup>20</sup> L'écrivain

---

16 J. Giono, *Regain*, in *ORC I, op.cit.*, p402

17 *Ibid.*

18 J. Giono, *Que ma joie demeure* in *ORC II, op.cit.*, p455

19 J. Giono, « Appendice du *Chant du monde* » in *ORC II, op.cit.*, p1283

20 J. Giono, *Noé* in *ORC III, op.cit.*, p645

n'aurait pourtant pu affirmer ce paradoxe sans avoir lu les œuvres qu'il cite. Ce qu'il propose en réalité est de combiner l'approche intellectuelle et la science corporelle, sensuelle.

## II. LE SAVOIR CORPOREL OU LA CONNAISSANCE IMMANENTE

### 1. L'expérience des anciens

Ainsi, lorsque Giono cherche à savoir, il se dirige d'abord vers ceux qui possèdent la science des gestes, c'est-à-dire les artisans : « *Tout, dans leurs gestes, dans leurs paroles, dans leur façon de voir la vie, de l'interpréter, est inspiré par le métier.* »<sup>21</sup> Dans *L'Eau vive*, il donne ainsi tour à tour la parole à un aiguiser de couteau-scie, un potier, un fontainier, présenté comme « *poète* »<sup>22</sup>, ou encore à un boucher de qui il apprendra la « *chanson pour se faire suivre du mouton* »<sup>23</sup>. Mais, au fond, « *ce sont des mots ; ça ne signifie rien, ça ne dit rien.* »<sup>24</sup> dit-il. Les mots seuls ne suffisent pas, il faudrait reconquérir ce que Giono nomme « *préscience* » dans *Jean le Bleu*.<sup>25</sup>

### 2. Apprendre à écouter le monde

Pour ce faire, il faudrait être à l'écoute de ce que le romancier appelle le « *chant du monde* ». Ainsi, dans *Solitude de la pitié*, on peut lire :

« Homme, écoute-moi, je vais prendre ta main et te dire "Viens, suis-moi. J'ai ici ma vigne et mon vin ; mes oliviers, et je vais surveiller l'huile moi-même au vieux moulin tout enfumé parmi les hommes nus. [...] Le mythe premier de la mort du soleil, je ne l'ai pas lu dans les livres. Je l'ai lu dans le grand livre, là autour. [...] C'est ça le but. »<sup>26</sup>

Le grand livre de la nature, image issue de la tradition antique, Giono le fait « lire » dans le « *grand livre bleu* » de la mer dans le roman *Pour saluer Melville*<sup>27</sup> ; et Panturle dans *Regain*

21 J. Giono, *L'Eau vive*, op. cit., 81

22 *Ibid.*, p98

23 *Ibid.*, p94

24 *Ibid.*

25 J. Giono, *Jean le Bleu* in *ORC II*, op.cit., p97

26 J. Giono, *Solitude de la pitié*, op. cit., p525-526

27 J. Giono, *Pour saluer Melville* in *ORC III*, op.cit., p57

« rit de savoir lire cette chose écrite dans l'air et dans la terre. »<sup>28</sup> Ce « livre » pourrait même être simplement « ressenti » et réellement incorporé par les personnages comme c'est le cas d'Antonio dans *Le Chant du monde* : « La caresse, la science et la colère de l'eau étaient dans cette carrure d'homme. »<sup>29</sup>

C'est par le corps, les sens, que l'on pourrait donc accéder au savoir du monde, le plus moderne et en même temps « aussi préhistorique que le battement de [s]on cœur »<sup>30</sup> selon le romancier. On est donc moins dans un phénomène d'acquisition que dans une redécouverte de l'inné. Or, cette redécouverte ne peut se faire sans humilité. Ce qui empêcherait l'humain de renouer avec ses origines, avec l'animalité aussi, disons-le, c'est justement ce sentiment de supériorité « antinaturelle » qui tient d'une certaine forme d'égoïsme. Ce qu'il faudrait, donc, « c'est le mettre à sa place, ne pas le faire le centre de tout. »<sup>31</sup> dit Giono.

### 3. Raison de la chute

En se croyant supérieur, l'homme a causé sa chute par le désordre qu'il a produit dans la marche du monde. Giono place alors l'origine de cette chute dans la modernité. La modernité technologique, tout d'abord, qui, en proposant notamment des moyens de transports de plus en plus rapides, coupe les hommes de leur environnement et de leur capacité à sentir. Pour exemplifier cela, il oppose la lenteur de la marche à pied à la rapidité de l'automobile. Cette vitesse « inhumaine » conduirait à perturber les sens et la capacité à ressentir le monde « bourré de sensations que seul le rythme lent de la marche peut rendre perceptibles »<sup>32</sup>. « Alors j'aime mieux ne pas jouir, c'est trop difficile, et repartir le lendemain ou sur l'instant même, pour n'importe où, pour partir, parce qu'à la fin, mon corps, qui de toute façon a besoin de jouissance, se contentera de la jouissance de partir. Grossièreté des prétendues victoires de la technique moderne. »<sup>33</sup> conclut-il. C'est que l'ère moderne, définie comme « premières convulsions d'un changement de civilisation »<sup>34</sup>, a imposé la loi de l'instantanéité et de la mécanisation des actions.

---

28 J. Giono, *Regain*, op.cit., p371

29 J. Giono, *Le Chant du monde*, op. cit., 201

30 J. Giono, « Provence », op. cit., p205

31 J. Giono, « Supplément à Solitude de la pitié », *ORC I*, op. cit., p536

32 J. Giono, notice de *L'Eau vive* in *ORC III*, op. cit., p1158

33 J. Giono, « Provence », op.cit, p209

34 J. Giono, « Promenade de la Mort ou Départ de l'oiseau bagué » in *L'Eau vive*, op.cit, p375



Par conséquent, « *On est arrivé non seulement à presque tout faire avec des trucs, mais, ce qui est plus terrible encore, à désirer tout faire avec des trucs. On a perdu l'habitude de se servir des membres faits pour servir.* »<sup>35</sup> Parmi eux, Giono place l'imagination qui est « *tombée de nous comme le membre inutile tombe des races zoologiques* » selon le capitaine dans *Fragments d'un paradis*.<sup>36</sup>

Mais la modernité, c'est aussi une modernité idéologique, dont le commencement serait l'avènement de la religion catholique (illustré dans « Les larmes de Byblis ») qui a amené à penser que le bonheur ne peut s'acquérir que dans le spirituel<sup>37</sup>, reléguant le corporel dans le domaine du bas. De cela résulterait une cassure dans l'intégrité de l'être humain : « *Les formes de société dans lesquelles nous avons vécu jusqu'à maintenant ont installé sur la terre le malheur des corps.* »<sup>38</sup> et, résultat, « *le pauvre corps ne sait plus* »<sup>39</sup>.

Or, « *le plus magique instrument de connaissance, c'est moi-même.* »<sup>40</sup> écrivait le romancier dans « Provence ». Aussi, il faudrait, pour atteindre le vrai savoir et donc la joie, se libérer, se sauver, de cette modernité à l'instar de Junie et Mlle Amandine, et retrouver le chemin de ce que le romancier nomme « *connaissance panique* ». Il s'agirait de reconquérir l'accord initial entre corporel et intellect, entre nature et culture, bref, de réinstaurer l'ordre dans le désordre.

### III. DE LA CONNAISSANCE PANIQUE

« Je n'ai jamais cru que l'école, ou les écoles, était suffisante pour faire un homme; il y faut le travail de la vie. Les animaux ont plus de chance que nous. Un petit renard est magnifiquement aidé par la nature, et il devient presque inmanquablement un grand renard. Entre un petit homme et la vie s'interposent toutes les inventions des hommes, leurs bruits qui ne sont pas beaux, leurs couleurs qui ne sont pas belles, leurs odeurs qui sont mauvaises. Certains de ces petits hommes n'auront jamais leurs sens alimentés par d'autres choses. Il est logique, normal et naturel qu'ils soient morts. Tels ne deviennent jamais des

---

35 *Ibid.*, p378

36 J. Giono, *Fragments d'un paradis* in *ORC III, op. cit.*, p967

37 Dans l'appendice à *Que ma joie demeure*, p1352, Giono explique la suppression de « Jésus » dans le titre : « *il est un renoncement. Il ne faut renoncer à rien. Il est facile d'acquérir une joie intérieure en se privant de son corps. Je crois plus honnête de rechercher une joie totale, en tenant compte de ce corps, puisque nous l'avons, puisqu'il est là, puisque c'est lui qui supporte notre vie, depuis notre naissance jusqu'à notre mort. Contenter l'intelligence n'est pas difficile ; contenter notre esprit n'est pas non plus trop difficile. Contenter notre corps, il semble que cela nous humilie. Lui seul connaît cependant une éblouissante science.* »

38 J. Giono, « Appendices de *Que ma joie demeure*, préface aux *Vraies Richesses* », *ORC II, op.cit.*, p1353

39 J. Giono, *Que ma joie demeure, op. cit.*, p549

40 J. Giono, « Provence », *op. cit.*, p206

hommes au vrai sens du terme; ils sont tout ce que voulez d'autre: de petits voyous, de petits crétins, les esclaves de leurs nerfs. »<sup>41</sup>

### 1. L'échec des sciences institutionnelles : la liberté emprisonnée

Pour Giono, c'est l'égoïsme humain, cette volonté de se couper du monde dans un sentiment de supériorité, qui a séparé les hommes de leur nature originelle. Il est donc logique que les institutions qui portent la modernité, comme l'école ou la médecine, ne produisent qu'un savoir approximatif, « *un à-peu-près [...] [d]es sciences exactes.* » peut-on lire dans « Provence ». Il poursuit : « *Rien que sur la reproduction des équidistances dans les dessins géométriques des taches brunes des coquilles d'œufs d'alouette, il y a cent vie de savants à user et mille livres à écrire.* »<sup>42</sup>

Tout ceci amène alors le romancier au constat suivant : pour être libre, l'homme doit être entier, comme ce qui l'entoure afin de s'y fondre. En séparant le corps et l'esprit, en hiérarchisant les deux éléments qui pourtant le composent, la société l'a séparé de l'ordre originel. Au contraire de l'animal, l'être humain a perdu sa capacité à appartenir au tout. Or c'est ce tout, incarné dans le dieu antique Pan, qu'il faut rechercher. Le dieu Pan revêt plusieurs figures tant dans la mythologie que dans les romans gioniens. Tout d'abord, il y a le dieu « *protecteur des troupeaux et des bergers* »<sup>43</sup>. Selon Agnès Landes, dans son *Étude des principaux mythes grecs dans l'œuvre de Jean Giono*, il incarnerait les territoires « *non maîtrisés par l'homme* », la nature sauvage, et l'opposition « *à l'espace de la cité* »<sup>44</sup>. C'est ce Pan que l'on retrouve dans *Regain* à travers le déchaînement d'une puissance et d'une violence contre et à travers l'humain avec le personnage de Janet.

Mais on trouve aussi le dieu des « *mythographes et des philosophes qui en jouant sur l'étymologie de son nom – pan signifiant tout – ont fait de lui "l'incarnation de l'univers"* » toujours en citant Agnès Landes<sup>45</sup>. Selon elle, en synthétisant ces deux aspects, Giono passe « *d'une mythologie à une cosmologie panique* »<sup>46</sup>.

---

41 J. Giono, « Les Bruits », in *Les Terrasses de l'île d'Elbe*, Gallimard/L'Imaginaire, 1976, p.101

42 J. Giono, « Provence », *op.cit.*, p205-6

43 A. Romestaing, « *Regain* de Jean Giono : survivances d'un savoir panique du vivant » in <http://epistemocritique.org/regain-de-jean-giono-survivances-dun-savoir-panique-du-vivant/>

44 A. Landes, *La Grèce imaginaire. Etude des principaux mythes grecs dans l'oeuvre de Jean Giono*, thèse de doctorat présentée sous la direction de Mireille Sacotte, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 1995, p95

45 *Ibid.*, p80

46 *Ibid.*

Fondant sa pensée dans ce que Landes définit comme un « *vitalisme organiciste* »<sup>47</sup>, l'auteur considère que le savoir ne serait accessible que dans l'acceptation de l'appartenance au tout, la connaissance comme le divin étant immanents. Aussi, on comprend mieux lorsqu'il s'exprime comme suit : « *La science construit une vérité symbolique, mais les sens jouissent d'une vérité véritable. Ce qui le décomposait en formule chante sa passion au milieu de vous.* »<sup>48</sup>

Pan s'il est associé au désordre, ou plutôt à l'explosion de forces négatives envers l'homme qui répondent à ce désordre, peut se doubler d'une autre divinité. Si la communion entre les hommes et la nature se recrée, Pan deviendrait, selon les critiques, Pan-Dionysos.

## 2. *l'égoïsme de la simplicité et la science de la souffrance*

Ainsi, la terreur panique ressentie par l'homme moderne doit se transmuier en connaissance de même type. La condition *sine qua non* de ce procédé semble être le passage de l'égoïsme (le contraire de l'amour selon Giono) à la générosité. « *Je donne ce que j'aime à ceux que j'aime. Pour que nous ayons des sacs également chargés sur la route. Vers la joie.* »<sup>49</sup> écrit le romancier dans sa préface aux *Vraies Richesses*, texte pouvant être vu comme un essai sur le bonheur. Car l'expérience panique doit être partagée, c'est l'accomplissement « *de [s]a destinée d'homme* »<sup>50</sup> et de la destinée des poètes. Ainsi, dans *Pour saluer Melville*, le personnage éponyme, auteur de *Moby Dick*, dira que « *c'est le sort de l'homme qu'il faut exprimer. Mais je n'ai pas été encore assez étranglé.* »<sup>51</sup> ajoute-t-il. En effet, comme le fait remarquer Alain Romestaing, l'acquisition de « *la science du monde plus juste et entière que celle des humains* » s'accompagne de joie certes, mais aussi de violence, de cruauté et de souffrance.<sup>52</sup> Aussi, lorsque Jaume, dans *Regain*, entrevoit ce savoir par Janet, figure du savant maléfique proche du sorcier, il pensera :

« Cette fois, c'est quelqu'un qui sait qui parle. [...] Mais ce qui entre ainsi dans la lumière est terrible. [...] C'était si simple, à l'ancienne façon ; [...] C'était simple, mais ça laissait beaucoup de choses dans la nuit. Maintenant il va falloir vivre

---

47 *Ibid.*, p140

48 J. Giono, « Provence », *op. cit.*, p207

49 J. Giono, « Préface aux *Vraies Richesses* », *ORC II, op. cit.*, p1356

50 J. Giono, « Avant-propos à *Que ma joie demeure* », *op. cit.*, p1356

51 J. Giono, *Pour saluer Melville, op. cit.*, p38

52 A. Romestaing, *op. cit.*

avec ce qui est désormais éclairé et c'est cruel ! »<sup>53</sup>

### 3. Le vrai savant gionien

Pour Giono, le vrai savant ne serait donc pas le « grand homme » cher au XIX<sup>e</sup> siècle, enfermé dans son bureau à la recherche de nouvelles théories. Celui qui sait, c'est avant tout celui qui écoute et qui transmet, qui donne avec une « *générosité hémorragique* »<sup>54</sup> à l'instar de Toussaint dans *Le Chant du monde*. Mais ce n'est pas du « gaspillage » pour Giono, contrairement à la vision que présentait J. Noiray au sujet de l'artiste au XIX<sup>e</sup> siècle.

« Le poète », ce « *professeur d'espérance* » est quant à lui un savant incomplet puisque toujours à la recherche de la joie. Il se fait le relais entre le vrai savant, avatar du Pan gionien, et les hommes non-libres, encore emprisonnés sensuellement par la modernité.

C'est d'ailleurs ce que suggère la fin de « l'Avant Propos » de *Que ma joie demeure* :

« Ici, le lecteur trouvera encore une fois la succession des saisons. Je voudrais qu'il les considère comme les forces les plus éminentes et qu'il ne puisse pas s'en arracher.

Le problème de l'établissement de la joie est peut-être pour lui encore plus tragique, car sans doute la recherche-t-il sans le secours des printemps et des étés. On verra que dans ce livre non plus on ne la trouve pas. J'espère qu'il comprendra que ça n'a aucune importance. S'il le comprend, il sera sur le chemin de sa joie. Sinon, qu'il ne perde pas confiance, c'est que j'aurai mal travaillé. »<sup>55</sup>

Ainsi, le savant tel que la modernité depuis le siècle des Lumières le présente est différent du savant gionien. Le premier est d'ailleurs souvent tourné en ridicule, vu comme un « *bavard* », dont le « *corps est entièrement fermé, tout clos* »<sup>56</sup>. A l'instar du médecin, le chercheur ne peut « *connaître par la simple science* » dit-il, « *c'est un instrument trop exact et trop dur. Le monde a mille tendresses dans lesquelles il faut se plier pour les comprendre avant de savoir ce que représente leur somme.* »<sup>57</sup>. La compréhension précède le savoir. Et pour comprendre, il faut libérer son corps et son esprit afin que l'unité de l'être soit recréé ; il

---

53 J. Giono, *Colline*, op. cit., p180-181

54 J. Giono, « Appendices au Cycle du Hussard. II. Postface à "Angelo" » in *ORC IV*, op.cit., p1170

55 J. Giono, « Avant-propos à *Que ma joie demeure* », op. cit., p1349

56 J. Giono, « Provence », op. cit., p206

57 *Ibid.*

faudrait, selon l'étymologie, « prendre avec soi ». Ainsi commence ce que l'auteur nomme l'expérience panique. Les poètes peuvent aider à la compréhension mais c'est un choix personnel que de savoir, c'est un cheminement de la découverte de soi pour reprendre le titre d'un ouvrage de Sonia Atiah<sup>58</sup>.

Pour conclure, le savoir gionien serait donc immanent, personnel et panique. « *La poésie* » comme la générosité sont autant de moyens « *d'éteindre les plaies* » de l'âme ce que Giono résume ainsi dans *Jean le Bleu* : « *Si l'on a l'humilité de faire appel à l'instinct, à l'élémentaire, il y a dans la sensualité une sorte d'allégresse cosmique.* »<sup>59</sup> Et c'est en parcourant la Provence, en apprenant à voir ce qui l'entoure que le romancier manosquin a pris conscience de cet enseignement. Mais, toujours dans une logique panique, il conclut comme suit son « *Petit traité de la connaissance des choses* », second titre de « *Provence* » : « *Il n'y a pas de Provence. Qui l'aime aime le monde ou n'aime rien.* »<sup>60</sup>

---

58 S. Atiah, *Jean Giono : chemins mythiques vers la découverte de soi*, Littératures. Université de Bourgogne, 2013

59 J. Giono, *Jean le Bleu*, *op. cit.*, p97

60 J. Giono, « *Provence* », *op. cit.*, p234

## BIBLIOGRAPHIE

### *I. Œuvres de Jean Giono*

- GIONO Jean, *Œuvres romanesques complètes I*, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1971
- GIONO Jean, *Œuvres romanesques complètes II*, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972
- GIONO Jean, *Œuvres romanesques complètes III*, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1974
- GIONO Jean, *Œuvres romanesques complètes IV*, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1977

### *II. Œuvres critiques*

- ATIAH Sonia, *Jean Giono : chemins mythiques vers la découverte de soi*, Littératures. Université de Bourgogne, 2013
- LANDES Agnès, *La Grèce imaginaire. Étude des principaux mythes grecs dans l'œuvre de Jean Giono*, thèse de doctorat présentée sous la direction de Mireille Sacotte, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 1995
- NOIRAY Jacques, « Figures du savant » in *Romantisme*, 1998, n°100, p143-158
- ROMESTAING Alain, « Regain de Jean Giono : survivances d'un savoir panique du vivant » in <http://epistemocritique.org/regain-de-jean-giono-survivances-dun-savoir-panique-du-vivant/>

### *III. Autres œuvres littéraires*

- de L'ISLE-ADAM Villiers, *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t.I
- ZOLA Émile, *Le Docteur Pascal, Les Rougon-Macquart*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. V, 1967